

# Au fil des ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse, Vol. 15, N° 3  
C.P. 100, Saint-Charles, GOR 2T0





## Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

Conrad Paré, président : **887-3238** conpar@globetrotter.net  
Christian Proulx, vice-président : **887-3652**  
Roger Patry, trésorier : **837-0899**  
André Beaudoin, secrétaire : **642-5343** abeaudoinshb@hotmail.com  
Léopold Duquettet : **887-3004** lduquette@megaquebec.com  
Monique Breteau, : **837-1901**  
Lise Fleury-Gosselin : **887-6030** fleuryl@globetrotter.net  
Réjean Bilodeau : **789- 3664**  
Paul St-Arnaud : **884-4128**

### Membres honoraires

0019 Benoît Lacroix  
0003 Rosaire St-Pierre  
0006 André Beaudoin  
0008 Claude Lachance  
0016 Fernand Breton  
0038 Claudette Breton  
0033 Roger Patry

### Notre page couverture

Marina de Saint-Michel  
Photo : Paul St-Arnaud



### Territoire de la Société historique de

**Bellechasse** : Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

**Responsable de la rédaction** : André Beaudoin - **Collaboration** : - **Relecture** : Louise Bélanger. **Inscription et renouvellement** : Lise Fleury- Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la **Fédération des sociétés d'histoire du Québec**.

Cotisation annuelle : **20 \$**

**Adresse postale** : C.P. 100, Saint-Charles, **GOR 2T0**

**Dépôt légal** : Bibliothèque nationale du Québec – Bibliothèque nationale du Canada

**Envoi de publication canadienne**, numéro de convention 04695

# Sommaire

Sommaire **2**  
 Mot de la rédaction **3**  
 Lettre à Laura **4**  
 La maison de Laura **6**  
 Saint-Michel-de-Bellechasse **10**  
 La foi de ma mère **14**  
 Nos archives familiales : Maurice Aubin **18**  
 À la mémoire d'Augustin-Norbert Morin **21**  
 Historique du groupe vocal *L'air du Temps* **24**  
 Émile Bolduc, maréchal ferrant **26**  
 Mots codés **34**  
 Les archives photographiques de Bellechasse : la poésie du monde de l'enfance **35**  
 Au fil des mois **36**

## Répertoire et plan du cimetière de Saint-Magloire-de-Bellechasse

Comté de Bellechasse

1824-2002 (532 monuments, 1139 inscriptions et 81 pages) publication no 26  
 Prix de vente 15 \$ \_\_\_\_\_  
**Poste et manutention** 2,50 \$ \_\_\_\_\_

## Répertoire et plan du cimetière de Sainte-Sabine

Comté de Bellechasse

1851-2002 (298 monuments, 619 inscriptions et 48 pages) publication no 29  
 Prix de vente 10 \$ \_\_\_\_\_  
**Poste et manutention** 2,50 \$ \_\_\_\_\_

Nom: .....

Adresse .....

Paiement à l'attention de: Marc-Guy Létourneau  
 10, rue Dunière Beaumont, Québec  
 G0R 1C0 Tél. (418) 833-8805  
 Courriel: mgl1997@hotmail.com

Veuillez allouer quatre à six semaines pour recevoir ce document.

## Mot de la rédaction

### Un appel à tous

**L**e souci constant de la rédaction d'*Au fil des ans*, depuis les premières parutions, est d'offrir aux membres de la Société historique de Bellechasse des moments de lecture divertissante et enrichissante. Il est difficile d'évaluer si nous atteignons ces objectifs, car nos lecteurs, sont plutôt du genre assez discrets. Tout au plus, certains commentaires très généraux, de la part de quelques membres présents lors de notre assemblée annuelle, qui nous invitent à continuer sur la même voie.

Encore faut-il savoir quelle voie emprunter, car le territoire que nous desservons est suffisamment vaste pour s'égarer à l'occasion ou, ce qui est plus fréquent, pour s'attarder un peu trop souvent au même endroit. Nous sommes conscients que certaines paroisses sont couvertes plus que d'autres, mais comme nous le disait un jour avec beaucoup de pertinence un de nos collaborateurs les plus assidus : « Je n'ai jamais empêché personne d'écrire sur son patelin. »

Il faut comprendre que pour des considérations pratiques il est beaucoup plus facile d'écrire sur le milieu qui nous a vu naître et grandir que sur une localité plus éloignée. Ceci étant dit, de remarquables efforts ont été faits à l'occasion. Je voudrais signaler l'exemple de Charles-Henri Bélanger qui, en moins de deux ans, a signé deux articles très élaborés dont l'action se situait soit à La Durantaye soit à Buckland. Dans ce dernier cas, l'effort de Charles-Henri, natif de Saint-Vallier, était d'autant plus méritoire que le sujet de son article qui traitait de la forêt lui était moins familier que la pêche sur le Saint-Laurent par exemple.

Nous cherchons également à nous renouveler, à présenter de nouvelles figures, en somme à raviver de nouveaux souvenirs et dans cette optique, c'est avec plaisir que nous avons encouragé Gilbert Bruneau, enseignant à la retraite, à se joindre à notre équipe. On se souviendra que Gilbert, qui a fait carrière en Abitibi avant de revenir s'établir à Saint-Malachie, a signé, entre autres, un remarquable article sur un voyage à New York au début des années 50.

Quand il est bien arrangé, le hasard est parfois bien étrange (arrangé avec le gars des vues comme disaient nos parents lors des premiers temps de la télévision) et ce même hasard veut que ce mois-ci, nous présentions une nouvelle approche qui, nous l'espérons, plaira à nos membres. C'est ainsi que nous reproduisons une lettre écrite au début du siècle précédent par Catherine Bilodeau-Fillion à sa fille Laura. Or, cet espiègle de hasard veut que Catherine soit également la grand-mère de Gilbert!



Quoi qu'il en soit, nous espérons que cette formule donnera le goût à nos lecteurs de s'impliquer davantage et de fouiller dans leurs archives familiales, qui nous en sommes persuadés, recèlent de véritables petits trésors. Si vous possédez de tels documents, pourquoi ne pas les partager avec la grande famille de la Société historique de Bellechasse ?

Nous vous invitons à nous écrire ou à correspondre par courriel ([abeaudoinshb@hotmail.com](mailto:abeaudoinshb@hotmail.com)). C'est avec plaisir que nous publierons votre article.

## Lettre à Laura

Catherine Bilodeau n'a guère plus que deux mois à vivre lorsqu'elle écrit à sa fille Laura, le 13 décembre 1911. Catherine Bilodeau, épouse de Louis Fillion<sup>1</sup> fils, décèdera en effet le 18 février 1912, emportée par une pneumonie. Peut-être l'insidieux mal la ronge-t-il déjà, car Catherine écrit : «Je travaille tous les soirs en masse. Je suis fatiguée.» Du reste, en ce début de siècle, la précarité de l'existence se confirme une fois de plus par le décès de la jeune Démérisé Ruel, épouse de Georges Blais. Catherine Bilodeau nous apprend que la jeune femme est décédée un mercredi (6 décembre 1911) et qu'elle a été inhumée un samedi (9 décembre 1911).

Sur un ton plus joyeux, Catherine Bilodeau résume pour sa fille les dernières nouvelles du rang. Louis Bolduc (33 ans), grand-père de Joseph et de Gérard, Cléophas Bruneau (57 ans), père du grand Adélarde, Ernest Tanguay (23 ans), le futur épicier, autant de personnages qui défilent sous nos yeux dans leurs activités quotidiennes par la magie de l'écriture.

Finalement, à l'approche des fêtes, Catherine Bilodeau y va de quelques recommandations à sa



filles, qui n'a que quatorze ans. Ces sages suggestions d'une mère très pragmatique nous apprennent que Laura travaille comme bonne pour une famille anglaise de Québec. Le 9 février 1915, la jeune femme allait épouser Joseph Bruneau. Laura<sup>2</sup> Fillion avait une belle destinée devant elle puisqu'elle est la seule centenaire de l'histoire de Saint-Nazaire.

1<sup>re</sup> rangée : Louis Fillion, la petite Lydia et Alice Fillion (mère d'Hervé Blais, actuel maire de Saint-Damien)

2<sup>e</sup> rangée : Émile Fillion, Laura Fillion

L'unique photo qui nous est parvenue de Catherine est malheureusement trop sombre pour être reproduite ici.

<sup>1</sup> Louis Fillion décéda à la suite d'une ruade de cheval.

<sup>2</sup> Laura Fillion-Bruneau est décédée le 7 mai 1999, à l'âge de 101 ans et 10 mois, et est inhumée dans le cimetière de Saint-Nazaire.

*Saint-Nazaire, décembre 1911*

*Chère Laura,*

*Je réponds à ta lettre me disant que tu es bien. Il est ainsi de nous autres. On est bien.*

*Pour le nouveau, il n'y en a pas beaucoup : seulement que Démérise Ruel est morte de mercredi passé. Elle a été enterrée samedi. Léon, ton oncle Léon, nous a dit que tu avais envoyé une catin à Lydia et puis il l'a oubliée chez Leblond. Je te dis que la petite était fâchée.*

*Tu me demandes si je tire encore mes vaches? Oui, j'en tire 9 le matin et 7 le soir. Ça fait 45 livres de beurre de faite et je vais en faire encore 8 samedi. Ce n'est pas beaucoup, mais je ne peux pas faire plus.*

*On a vendu la taure grise à Louis Bolduc. 20 piastres à un homme de Saint-Lazare.*

*De ce temps-ci je me fais un tapis de table. Les morceaux tels qu'ils sont par Marie, flasés en laine jaune. Je voudrais bien que tu puisses m'en emporter des morceaux, ce printemps. Pour m'en faire un autre, pour ma table dans ma chambre.*

*Cléophas Bruneau va peut-être aller vous voir à Noël en allant au marché avec Ernest Tanguay. Tu me dis que tu as une bonne bourgeoise, tâche d'être smate envers elle et puis ses enfants. À Noël, ils ont l'habitude de donner des présents, les Anglais, c'est le jour de l'an.*

*La semaine, ça va être nos Quarante Heures. Ils vont commencer jeudi.*

*C'est bien beau pour le moment. Je travaille tous les jours en masse. Je suis fatiguée. Alphonsine Marceau est encore par ici. Elle a dit aux petites filles que tu lui avais écrit et tu ne lui as pas donné d'adresse. Elle l'avait demandée aux petites filles puis elles s'en rappelaient pas.*

*Une réponse sera attendue avec plaisir.*

*Ta mère*

*Catherine Bilodeau*

*Lydia se joint à moi pour te béquer, puis elle s'ennuie, puis elle pleure. Elle dit : « C'est donc loin ce Québec-là, qu'elle ne s'en vient pas. »*



## La maison de Laura

par Gilbert Bruneau

**A**u début de la colonie, nos ancêtres s'établissaient à Stadaconé, sur la côte de Beupré ou à l'île d'Orléans. Puis lentement, ils essaïmaient un peu plus loin pour défricher de nouvelles terres.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, la grande majorité des gens de la campagne naissaient et mouraient dans leur paroisse d'origine ou dans l'une ou l'autre voisine. Après 1950, il m'apparaît que les déplacements se sont amplifiés considérablement. Bien souvent des études menaient à une profession qui ne pouvait s'exercer dans le lieu d'origine. Et peut-être aussi que le travail se faisait plus rare en milieu rural : la mécanisation remplaçant les bras et la disparition de nombreuses fermes nécessitant une relocalisation des familles, le plus souvent à la ville.



C'est le cas de la famille de Laura Fillion et de Joseph Bruneau et de leur descendance. Ma mère est née dans le troisième rang, côté est, à Saint-Nazaire, le 20 juin 1897. Mon père a vu le jour dans la maison qui porte aujourd'hui le numéro civique 60, aussi dans le troisième rang, côté ouest ; c'était le 18 février 1891.

Le 9 février 1915, Laura et Joseph devenaient mari et femme. La jeune mariée allait rejoindre son époux dans la petite maison qu'avait bâtie Achille, père de Joseph. Ils y élevèrent leurs enfants et y demeurèrent jusqu'en 1951.

À la fin des années 40, mon père commença à éprouver des problèmes de santé. Le médecin diagnostiqua de l'angine de poitrine. À cette époque, pas si lointaine, il semble que la médecine était impuissante face à cette maladie.

Mes parents durent donc se résigner à vendre leurs terres ainsi que la maison paternelle. Et puisque la santé de mon père était chancelante, ils n'envisagèrent pas de se bâtir. Des recherches leur apprirent qu'une maison était libre à Saint-Malachie. Le dépaysement ne serait pas grand car



mon père se rendait régulièrement à la paroisse voisine pour s'y procurer la plupart des «effets» nécessaires à la vie de tous les jours. Personne ne lui était inconnu.

Ainsi, au début de l'été 1951, ils emménagèrent dans cette propriété située sur la rue Principale, faisant face à la cinquième rue et appartenant à Forrest Henderson.

Évidemment, la maison était un peu grande pour deux personnes ; aussi le deuxième étage ne servait pas. Une trappe fermait le haut de l'escalier empêchant ainsi une bonne partie de l'air chaud de s'y perdre en hiver.

Une fournaise au bois trônait au milieu du sous-sol. Juste au-dessus, une grande grille permettait à la chaleur de monter au premier étage. Le salon et plusieurs chambres étaient situés au rez-de-chaussée de la grande maison.

À noter que la cheminée du côté nord n'est pas factice. Elle est appuyée sur le plancher de la chambre, au deuxième étage, et une ouverture permet d'y insérer un tuyau la reliant à un poêle ou à une fournaise.

Pendant le jour, mes parents demeuraient dans une petite cuisine, environ 18 par 14, sise à l'arrière de la résidence. Son exigüité la rendait plus facile à chauffer en hiver alors qu'en été, à l'ombre du soleil du midi, l'air y était plus frais.

Étant aux études ou au travail à l'extérieur pendant cette époque, mes souvenirs sont plutôt minces. Cependant, une photo prouve qu'un été, j'avais réalisé la peinture de la couverture métallique de la maison. À cette époque, je ne connaissais pas les effets du vertige.

Par contre, une nuit, et là je m'en souviens bien, mes parents furent sérieusement dérangés dans leur sommeil. Moi, profondément endormi, c'est probablement la lumière vacillante d'une chandelle qui me réveilla. En même temps, que j'entendais le bruit puissant du tonnerre, je sentais les vibrations de la maison, je vis mon père et ma mère passer d'une pièce à l'autre, une chandelle à la main, en aspergeant les pièces avec de l'eau bénite. La puissance du tonnerre et des éclairs, jointe à leur grande fréquence, devait sortir de l'ordinaire, car c'était la première fois que je voyais mon père montrer des signes de nervosité.



Persuadé que les implorations et les gestes de mes parents constituaient le meilleur des paratonnerres, je repris rapidement la suite de mon sommeil.

Au début de l'été 1955, mon père entreprit la rénovation de la forge d'Arthur Laprise. Avant d'y couler un solage en ciment, il fit faire un quart de tour à la bâtisse. Puis à l'automne, mes parents y déménagèrent.

Probablement que le stress occasionné par ces travaux était trop grand pour le cœur de papa, car il décéda le 30 mars 1956 à l'âge de 65 ans. Ma mère alla donc habiter à Québec avec sa fille Germaine. Elle ne revenait que l'été pendant quelques semaines à sa maison

de Saint-Malachie. Ayant franchi le cap des cent ans, maman Laura s'est éteinte à Québec, le 7 mai 1999.

Ainsi donc la sédentarité de mes parents est comparable à celle de la grande majorité de leurs concitoyens. De même, pour les besoins de leur profession, les déplacements de leurs enfants furent plus fréquents et plus éloignés. Et c'est encore plus vrai pour leurs petits-enfants. Il se retrouve même de véritables globe-trotters chez ces derniers.

### **Le 725, rue Principale et son deuxième propriétaire**

Probablement habitée par M. Harry Henderson et son épouse jusqu'en 1937, c'est à cette époque qu'ils firent don de cette résidence à leur neveu Forrest Henderson. Et le 30 novembre 1972, M. John G Lafontaine se porte acquéreur de la maison. Suite à son décès, le 7 décembre 1976, son épouse, Fernande Routhier hérite de la propriété. Puis le 25 mars 1992, mon épouse Thérèse et moi prenons possession du 725, rue Principale, Saint-Malachie. Dire que quarante et un ans plus tôt, M. Forrest Henderson avait offert maison et terrain à mes parents pour cinq mille dollars!

Pendant ces quatre décennies, rien n'avait changé à l'extérieur et bien peu à l'intérieur. Le poêle à bois avait fait place à une fournaise à l'huile. Au premier étage, une cloison avait été enlevée. Et



Laura Fillion et Joseph Bruneau

le rebord de la couverture de la petite cuisine laissait l'eau s'infiltrer dans l'un des murs depuis de nombreuses années. De plus, le plancher de la même pièce commençait à prendre des allures de montagnes russes. Je me vis alors dans l'obligation de démolir cet appendice à la maison.

Et c'est alors que je me rendis compte de la solidité de cette construction datant de 1914, érigée par Horation Henry alias Harry Henderson. Ce dernier ne lésina pas sur le bois ; tous les murs de la partie habitable, incluant la petite cuisine, sont constitués, à l'intérieur, de deux rangs de planches placées à 90° puis de pièces de 3 x 5 rough et placées à plat et de deux autres rangées de

planches encore à 90° l'une par rapport à l'autre. Des coupe-vapeur de l'époque séparent les planchers des madriers.

### Forrest Henderson

De 1992 jusqu'à son décès en 1998, nous étions donc les voisins immédiats de M. Henderson. Bien que nonagénaire, sa mémoire était encore excellente. Le fait qu'il lisait son journal et écoutait régulièrement les canaux d'information à la télé contribuait sûrement à garder son esprit alerte. Je peux personnellement affirmer qu'il était un homme de parole et qu'il n'oubliait jamais un service qui lui était rendu. Il aimait beaucoup recevoir la visite, mais il s'accommodait très bien de la solitude. D'ailleurs, sur la fin de sa vie, sa grande crainte était de devoir être hébergé dans une maison d'aînés.

Forrest Henderson a longtemps eu un petit troupeau de sept ou huit vaches. On raconte qu'un été, l'une de ses vaches n'avait jamais de lait à donner. Un jour, il trouva la raison : c'était un père de famille qui, matin et soir, s'occupait de la traite de sa vache afin de donner du lait à ses enfants.

J'ai bien apprécié le voisinage de M. Forrest. Selon les dires, il était très timide. Dans la culture de sa terre, il savait économiser ses énergies : aussi, après le labour, souvent il préférait marcher sur une roche déterrée plutôt que de la ramasser.

On raconte aussi que la veuve de Harry Henderson se rendait tous les soirs coucher dans la maison construite par son époux et alors habitée par John Lafontaine et son épouse. Et à tous les matins, elle retournait chez elle un peu plus loin vers la station. D'ailleurs, les Lafontaine auraient fait installer un petit lavabo dans la chambre qu'elle occupait au deuxième étage. Il est encore là bien que peu utilisé.



Ma sœur Constance près du foyer surmonté d'un miroir. La petite statuette, don de l'abbé Robert Gauthier à mon père, représente un ange tenant un chandelier dans ses mains.

## SAINT-MICHEL-DE-BELLECHASSE

par Paul St-Arnaud

**A** l'occasion du 325<sup>e</sup> anniversaire de Saint-Michel-de-Bellechasse, il nous a semblé opportun de présenter les principaux événements datés qui ont jalonné son histoire de même que les avantages, traits et attraits qui sont les siens. Non seulement pourrons-nous mieux connaître Saint-Michel mais nous pourrons également répondre avec plus de facilité à la question que plusieurs se posent : que fêtent les Michelois au juste en cette année

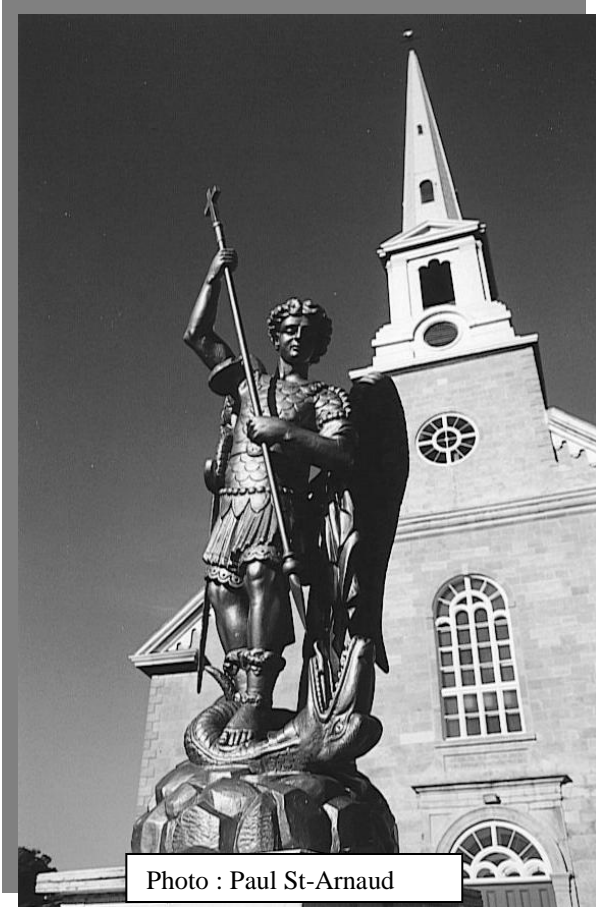


Photo : Paul St-Arnaud

2003? Le début de leur municipalité? L'intégration de leur village ou sa désignation comme chef-lieu de comté? L'origine de leur bourg? De leur paroisse? De leur seigneurie? À moins qu'ils fêtent l'année où ils ont adopté l'archange saint Michel comme saint patron? Voyons ce qui en est.

**1608** L'arrivée de Samuel de Champlain marque le début de la Nouvelle-France en Canada avec la fondation de la ville de Québec. Il faut se rappeler qu'alors le Canada ne désigne que la vallée du Saint-Laurent. L'Acadie, Terre-Neuve et la région des Grands Lacs constituent d'autres parties de la Nouvelle-France.

**1672** L'intendant Jean Talon, représentant du roi Louis XIV en Nouvelle-France, octroie une seigneurie à Olivier Morel de la Durantaye, haut gradé de l'armée française, qui obtient dès lors le titre de seigneur. Charles Couillard, sieur des Islets, reçoit également un territoire qui deviendra la seigneurie de Beaumont.

**1678** Une grande paroisse est créée sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Monseigneur de Laval, premier évêque du Canada en Nouvelle-France, procède à l'érection canonique de cette paroisse regroupant plusieurs seigneuries échelonnées le long de la côte sud sur un vaste territoire situé aujourd'hui entre Beaumont et Rivière-du-Loup. La seigneurie Olivier Morel de la Durantaye en fait partie. Les services religieux sont alors dispensés par les missionnaires (les Pères Récollets et les Pères Jésuites) à l'intérieur d'une organisation qu'on pourrait appeler le régime des missions.

**1693** La seigneurie Olivier Morel de la Durantaye devient paroisse distincte par la mise en place des registres. Elle porte alors le nom de Saint-Laurent.

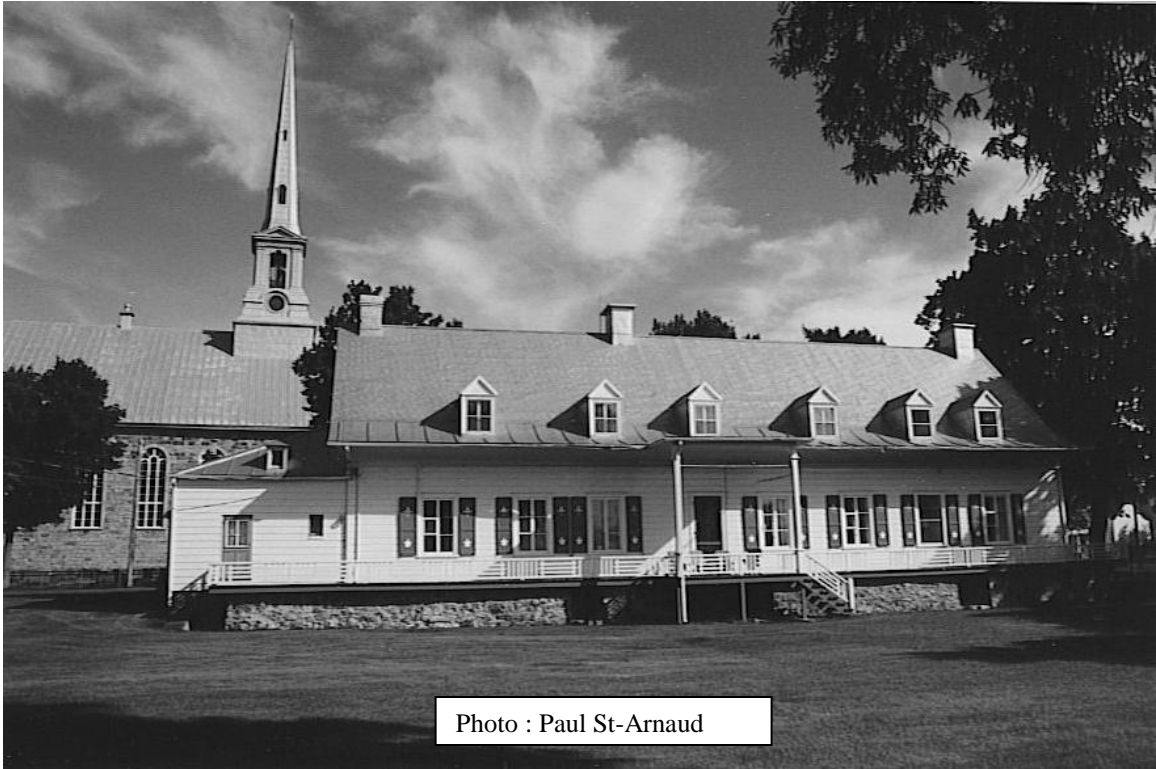
**1698** La paroisse Saint-Laurent change de saint patron et se met sous la protection de l'archange saint Michel. On veut ainsi éviter toute confusion avec une paroisse de l'île d'Orléans qui vient

de choisir saint Laurent comme patron. C'est donc en cette année 1698 que Saint-Michel acquiert le nom qu'elle porte aujourd'hui.

**1714** La paroisse de Saint-Michel est scindée en deux par monseigneur de Saint-Vallier. La partie de la seigneurie située à l'est de la rivière Boyer devient la paroisse de Saint-Vallier.

**1754** À la suite d'une requête faite au gouverneur Duquesne et à l'intendant Bigot par la seigneuresse du temps (veuve Péan) et son fils (Michel-Jean-Hugues), une partie de la seigneurie Olivier Morel de la Durantaye, située dans une «cuvette» au bord du fleuve, est désignée bourg pour permettre l'établissement de commerçants et de gens de métiers (artisans) en vue de répondre aux besoins des cultivateurs établis le long du chemin du Roi. Une église (1730) et un presbytère (1739) s'y trouvent déjà.

**1760** La Nouvelle-France n'existe plus. Le Canada passe aux mains des Anglais mais le régime seigneurial est maintenu jusqu'en 1854.



**1763** Le gouverneur Murray fait dresser une carte de la côte de Bellechasse. À Saint-Michel, outre l'église et le presbytère, une seule maison figure à l'endroit précédemment désigné pour être un bourg.

**1783** Un recensement est fait et encore là on ne mentionne qu'une seule maison dans la «cuvette», près de l'église, celle de monsieur Thomas Lacasse.

**1815** C'est au tournant du 19<sup>e</sup> siècle que le bourg de Saint-Michel prend forme avec la construction de plusieurs maisons. En 1815, un rapport de l'arpenteur Joseph Bouchette fait mention d'une douzaine de maisons.

**1832** Le même arpenteur Bouchette parle d'une trentaine de maisons.

**1845** Le village de Saint-Michel reçoit son incorporation.

**1849** Saint-Michel est choisi pour être le chef-lieu de comté de Bellechasse. Une Cour de justice est alors construite qui force l'établissement de plusieurs notables : avocats, huissiers, registraires. Ils oeuvreront dorénavant en compagnie des notaires et des médecins.

**1997** Beaumont fête le 325<sup>e</sup> anniversaire de la concession de sa seigneurie (1672).

**2003** Saint-Michel pour sa part fête donc le 325<sup>e</sup> anniversaire de l'érection canonique de cette grande paroisse qui regroupait à l'époque plusieurs seigneuries dont la sienne. C'est d'ailleurs tout le territoire de la Nouvelle-France qui sera organisé en paroisses par monseigneur de Laval cette année-là (1678). On comprend que l'an 2003 soit significatif pour les Michelois. La municipalité de Saint-Michel, ayant pour maire Léonard Leclerc, profite de l'occasion pour réaménager la jetée qui s'avance dans le fleuve. Elle balise la promenade de bornes lumineuses et y fait construire un kiosque abritant un panneau d'information historique du site. Plusieurs panneaux du même type illustrant d'autres aspects de l'histoire sont installés en permanence dans le village. De plus, l'année 2003 marque la création d'un festival annuel de chant choral visant à promouvoir la chanson francophone, populaire et folklorique, ancienne et contemporaine.

En ce début de 21<sup>e</sup> siècle, Saint-Michel-de-Bellechasse est reconnu par l'Association des plus beaux villages du Québec comme étant l'un de ces beaux villages. En le visitant on se rend compte qu'il est avantaagé de plusieurs manières.

**Saint-Michel possède de nombreux avantages liés à la religion, à l'enseignement, à la santé et aux loisirs.**

On le voit aux lieux de culte et de pèlerinage : l'église et son orgue Déry, la chapelle Sainte-Anne, le sanctuaire Notre-Dame-de-Lourdes et la procession qui s'y tient chaque année. On le voit au cimetière, au chemin de croix en plein air avec ses bas-reliefs en fonte dans chacune des quatorze niches de ciment blanc, au presbytère, un des plus vieux au Québec, au couvent plus que centenaire, à l'école primaire, au pensionnat qui offre au premier cycle du secondaire l'enseignement de la musique. On le voit à l'hôpital, au centre communautaire, à la Maison des jeunes, au tennis, aux parcs, au terrain de jeu éclairé en bordure du fleuve et muni d'estrades pour assister aux parties de balle et de ballon, au golf et ses paysages exceptionnels le long de la rivière Boyer, au carnaval, à la route verte pour les cyclistes, aux pistes tracées pour la motoneige, la raquette, le ski de fond et les voitures à chevaux.

**Saint-Michel possède de nombreux attraits liés au fleuve.**

On le voit à la jetée aménagée par les Michelois en lieu et place de l'ancien quai et à l'estuaire du fleuve Saint-Laurent ouvert sur l'Atlantique. On le voit au fabuleux décor naturel que constitue

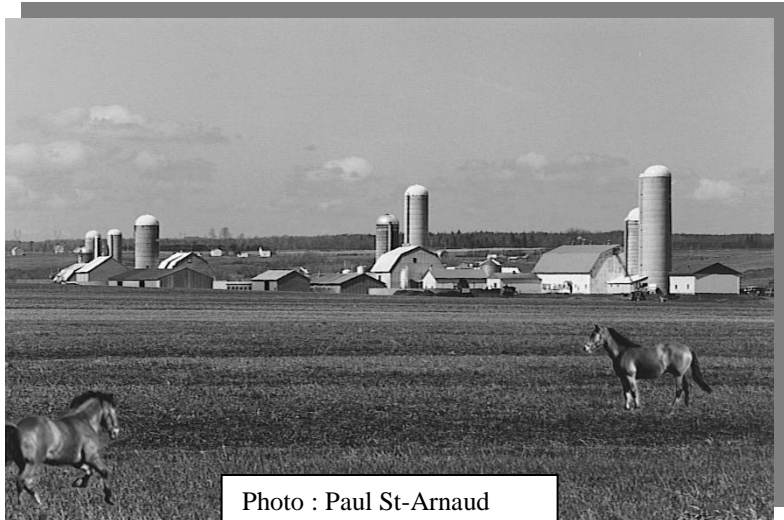


Photo : Paul St-Arnaud

au nord et d'ouest en est l'île d'Orléans, au pied des plus vieilles montagnes au monde que sont les Laurentides. On le voit aux bateaux d'autrefois appelés goélettes pour le cabotage et vapeur pour les passagers, aux bateaux de maintenant appelés cargos pour les marchandises, pétroliers pour le mazout, grands paquebots pour les croisières. On le voit à la marina et ses bateaux de plaisance, à la plage propice à la baignade et à la détente au soleil. On le voit aux marées d'eau douce, au sanctuaire d'oiseaux, aux oies de batture, aux poissons, aux plantes endémiques, aux chalets, aux campings pour le plein air, le kayak, la marche, la planche à voile.

**Saint-Michel possède de nombreux traits liés au terroir.**

On le voit à ses fermes avec leur machinerie et leurs silos dressés comme des sentinelles qui veillent au grain, à ses terres agricoles parmi les plus riches, aux vallons, appelés coteaux, parmi les plus beaux, au parc routier, aux comptoirs de fruits et légumes en bordure des chemins, aux harfangs des neiges en hiver, aux rivières, ruisseaux, lacs de tourbière ou étangs de ferme, aux jardins et potagers, aux boisés, aux terrains aménagés : arbres, arbustes, fleurs, pelouses et clôtures de toutes sortes.

**Saint-Michel possède de nombreux attraits liés à l'habitation.**

On le voit au patrimoine architectural, au caractère urbain de l'ancien bourg et chef-lieu de comté avec ses trente-deux rues grandes et petites qui donnent le goût de s'y promener à pied comme à bicyclette. On le voit aux maisons blanches marquées par l'histoire disposées très près les unes des autres et dont la plupart datent du 19<sup>e</sup> siècle, aux maisons de ferme, aux maisons d'artisans dont plusieurs ont été rehaussées d'un étage, aux maisons de marins présentant en façade d'imposants porches vitrés qui rappellent la cabine de pilotage des navires. On le voit au style diversifié de son habitation : colonial français, néo-classique, Régence, Second empire, vernaculaire industriel, bungalow. On le voit aussi aux commerces : épicerie, boucherie, boulangerie, restaurant et casse-croûte, gîte du passant, pharmacie, salon de coiffure et d'esthétisme, fleuriste, garage. On le voit au bureau de poste, à la Caisse populaire, aux salons funéraires, aux bâtiments divers : granges, écuries, remises, ateliers, boutiques, rallonges. On le voit à l'usine de bois tourné, aux hôtels transformés en résidences privées, aux maisons ancestrales rénovées, agrandies, adaptées aux besoins variés des propriétaires au fil des ans, à commencer par le presbytère érigé en 1739 et maintes fois modifié par la suite au goût du 19<sup>e</sup> siècle. On le voit au théâtre d'été, à l'ancienne Cour de justice métamorphosée en bibliothèque, véritable lieu de diffusion culturelle non seulement pour les écrivains mais pour tous les artistes oeuvrant dans le domaine des arts visuels ou dans celui des métiers d'art. On le voit enfin aux nouveaux développements domiciliaires qui viennent témoigner du dynamisme et de la vitalité d'un des plus beaux villages du Québec en Bellechasse.

---

**Références :**

*Une histoire du Québec racontée par Jacques Lacoursière*

Lacoursière Jacques, Les Éditions du Septentrion, Québec, arrondissement Sillery, 2002.

*En passant par la Côte de Bellechasse . . . j'ai rencontré trois beaux villages !*

Brochure produite par la municipalité régionale de comté de Bellechasse et réalisée par le Groupe de recherches en histoire du Québec inc., recherche et rédaction : Bourget Clermont, Côté Robert, Québec, 1993.

*La Maison au Québec, de la colonie française au XX<sup>e</sup> siècle,*

Laframboise Yves, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 2001.



## La foi de ma mère

N.D.L.R. Les lecteurs d'*Au fil des ans* apprécieront ici un extrait du beau livre du père Benoît Lacroix, un des plus éminents fils de Saint-Michel, *La foi de ma mère*.





**A**u-delà de toutes considérations immédiates, si nous comparons leurs croyances et leurs habitudes essentielles, nous nous rappellerons que Rose-Anna est reine à la maison autant que Caius Lacroix est roi sur sa terre. Ma mère peut se dire qu'elle a réussi sa vie puisque, sur cinq enfants, deux garçons sont prêtres et sa fille cadette, religieuse missionnaire, pendant que les deux autres continuent la lignée. Et oui, à la maison, elle règne! Elle y prépare les repas, frotte, et surtout trouve le temps d'épousseter les statues, les bénitiers, les cadres religieux. Chaque matin, elle sort ses livres de piété, voit à ce que tous fassent leurs prières, portent leurs médailles-scapulaires, partent à temps pour l'école ou pour l'église. C'est encore ma mère qui s'occupe de voir qu'il y ait ici et là, en temps et lieu, des rameaux bénits, dans chaque bâtiment, sous chaque crucifix. Elle veille sur les cartes mortuaires, surveille nos signes de croix, nos façons de prier. « Ta mère, dit papa, c'est le curé de la maison, et moé son vicaire. Mais pas à la grange! »

Qu'elle a prié ! Chapelets, litanies, invocations inventées ou imprimées au revers des images saintes ou des cartes mortuaires, oraisons jaculatoires, prières apprises par cœur. Que dire de son vieux livre de piété qu'elle prend soin d'apporter même à Sainte-Anne-de-Beaupré, lieu où elle synthétise toutes ses dévotions! Jamais, au grand jamais, elle n'a manqué ses indulgences dites de la Portioncule, ni ses entrées et sorties de l'église à la Toussaint. Petit, je lui ai demandé pourquoi elle priaît autant et si souvent. « Je prie pour les autres. Ça fait beaucoup de monde à s'occuper. »

À l'église, on prie et on chante surtout en latin. Elle ne comprend pas... et elle ne s'en fait pas. « Pourvu que le Bon Dieu comprenne, lui ! » Dans les années 1960, au temps des premières liturgies en langue du pays, papa avait dit : « J' pense que ta mère, plus pieuse que moé aurait bien aimé la messe d'aujourd'hui. Mais elle est au ciel ; là tout le monde comprend toutes les langues, parce que tout le monde s'aime. »

Inquiète, rigide, authentique, profonde, droite, la foi de ma mère se nourrit de piété et d'obéissance. Il serait inconvenant pour la comprendre dans sa courageuse naïveté de multiplier les théories et les hypothèses socio-politico-religieuses pour la mesurer à la foi de mon père qui opère davantage au niveau social.

En fait, la foi de maman est une foi globale et sans réticence. Ce n'est pas ma mère qui distinguerait entre foi personnelle et foi collective, entre foi de Caius et foi de Rose-Anna, entre foi première et foi seconde. Pour elle, les deux font loi parce que d'héritage. « De toute façon, c'est le même Bon Dieu qui nous mène. »

### Un Bellechassois pittoresque

Nommé conseiller de la municipalité dès 1924, longtemps secrétaire-trésorier de la Commission scolaire des rangs à partir de 1928, secrétaire de la Société d'Agriculture et du Cercle agricole Saint-Michel pendant vingt-sept ans, organisateur-né d'expositions agricoles du comté, pourquoi papa n'a-t-il jamais été élu marguillier ? À la maison, cela nous humilie un peu. Ma mère dissimule mal sa déception en moralisant sur la situation, prétextant que Caius Lacroix fait trop de politique dans le comté pour être associé à des affaires religieuses à Saint-Michel. « Je ne vois pas pourquoi tu serais marguillier et ferais la quête, tu es chauve, tu n'as pas d'instruction, tu n'as pas d'argent, tu dors pendant les sermons... » Ce à quoi il répond invariablement : « Mais j'sus un citoyen comme les autres. Pis j'volerais pas une cent de la quête. Ce que j'aimerais, ce serait d'être au banc d'œuvre et de voir le monde de partout. Moé, j'ai besoin de voir du monde pour prier. Oui, j'en suis ben certain. J'aurais fait un bon marguillier. »

Est-ce toujours la foi encore qui guide ma mère, ou les encouragements de Monsieur le curé, ou tout simplement l'intuition, sans compter son grand amour de l'instruction ? Elle accomplit ce qu'aucune femme du Rang Trois n'a réussi à l'époque : quatre de ses enfants poursuivent leurs études et ses deux filles apprennent le piano. Mon père est d'accord et s'honore à l'occasion de la perspicacité de celle qui, il le sait, est à l'origine de ce souci d'une éducation supérieure.

### La foi de mon père

Bien entendu, il croit au même Dieu que Rose-Anna, il aspire au même ciel, il craint le même enfer, il veut éviter le même purgatoire. Sans doute parce qu'il vit plus près de la nature, dans les champs et avec les animaux, sa religion est plus cosmique et par là plus fataliste. Dans ce pays démesuré qui est le sien, le Canada, le Grand Nord, l'Est, l'ouest, tout est facilement théâtral et mystérieux, inaccessible même. Le fleuve, l'interminable fleuve, ces immenses forêts dont il entend souvent parler par les hommes de chantier et les voyageurs de passage, des lacs partout, si nombreux que plusieurs n'ont pas encore de nom : tous ces lieux l'invitent à l'étonnement et à l'adoration. «Et dire que Dieu est partout!»

Tout l'impressionne. Les montagnes à cause de la hauteur, le firmament à cause de son immensité, la forêt de Maska à cause de son opacité. À la grange, comme les voisins quand ils reviennent des champs en fin d'après-midi et comme Monsieur le curé parfois face à l'île d'Orléans, il aime chanter *Le Credo du paysan* qu'il appelle joyeusement son « hymne national » :

Dans les sillons creusés par la charrue  
Quand vient le temps, je jette à large main  
Le pur froment qui pousse en herbe drue.  
L'épi bientôt va sortir de ce grain ;  
Et si parfois la grêle ou la tempête  
Sur ma moisson s'abat comme un fléau  
Contre le ciel loin de lever la tête,  
Le front courbé, j'implore le Très-Haut!

Son bonheur fait le nôtre. Déjà, il nous charme parce qu'il est fantaisiste, imprévisible, défricheur et voyageur, toujours prêt à partir, toujours heureux de revenir. D'autre part, il est ambitieux, il accepte mal l'échec social, par exemple une défaite libérale, ainsi que sa destitution de ses fonctions de secrétaire «permanent» de la Commission scolaire des rangs. Nettement attiré par le perron d'église, là où l'on parle à souhait avant les cérémonies, il adore discourir. « La meilleure gueule du comté! » a-t-on dit. Bien sûr, il prie, il dit son chapelet, il est même assez radical : «Moé, j'crois à la religion, j'sus certain qu'il faut aller à l'église, se faire baptiser, se confesser, communier. I' faut y aller aussi pour être avec les autres et c'est bon de se rencontrer. Pis, le curé a besoin de nous pour parler, parce que si on était pas là pour l'écouter i' pourrait jamais parler à personne.» Comprendons que, par ailleurs, il n'aime pas tellement les silences d'église ni les silences à la maison. Le Bon Dieu a parlé, le Christ aussi. Pourquoi se tairait-il ?

Plus questionneur que ma mère, ce n'est pas qu'il doute de son catéchisme, le même pour tous, mais il a pour son dire que «dans les affaires de religion, y a ben des manières de faire». Dans toute vie, «y a du croyable, du fiable, du doutable et pis de l'incroyable. Partout, y a du vrai avant comme après... Pis y a des vérités que tu crois pas tout de suite, C'est à apprivoiser à force d'y penser.» L'Immaculée Conception, par exemple : «Je crois que Dieu a une parole assez puissante

pour ça.» L'Assomption? La Vierge est grimpée au ciel avec tout son beau corps pur. « C'est correct mes enfants!» Ma mère s'émeut parfois à l'entendre dire ces choses parce qu'elle aussi aime la Sainte Vierge. Elle trouve cependant que son mari en dit trop pour ce qu'il sait. « Tu raisones trop, Caius, prie un peu plus, parle un peu moins, ça ne te fera pas de tort. »

***Merci à nos principaux  
supporteurs financiers :***

*MRC de Bellechasse*

*Caisses populaires Desjardins de la  
MRC de Bellechasse*

*Promutuel de Bellechasse*

## *Nos archives familiales*

### **Maurice Aubin**

par André Beaudoin  
collaboration : Réjean Bilodeau



**D**ans notre dernière parution, notre chronique généalogique était consacrée aux Aubin. Nous avons vu entre autres que la branche des Aubin qui descend de François Aubin de Saint-Gervais s'est souvent caractérisée par une force musculaire peu ordinaire. Et cette chronique familiale trouve ici sa conclusion avec un descendant de la même lignée : Maurice Aubin, du cinquième rang de Saint-Damien



Réjean Bilodeau, nouveau membre de notre conseil d'administration de la SHB, et comme nous l'avons vu auteur de l'histoire du rang de la Pointe-Lévis de Saint-Damien, voulait absolument me présenter M. Aubin. Réjean a donc pris rendez-vous et un beau soir de mai, j'ai fait sa connaissance.

Tout de suite, j'ai constaté que Maurice Aubin était un personnage hors du commun. Il avait fait particulièrement chaud ce jour-là, mais qu'importe, aux petites heures du matin, l'arrière-petit-fils de François Aubin, 88 ans bien comptés, était à l'œuvre pour fendre son bois de poêle. Il faut dire que cet homme exceptionnel jouit d'une solide santé.

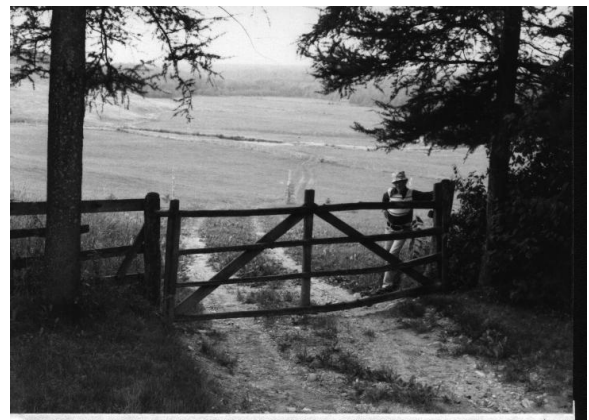
Maurice Aubin est né à Saint-Damien le 4 mai 1915, de l'union d'Alfred Aubin et de Bertha Guénard, sur la grande route, comme on appelait la 279 à l'époque, approximativement vis-à-vis du terrain de golf actuel. Comme les Aubin se distinguent également très souvent par une physionomie harmonieuse, le jeune homme n'eut pas de difficulté à trouver épouse et le 15

septembre 1936, à l'âge de 21 ans, au plus fort de la crise économique, il épousait Rose-Aimée Lachance, également de Saint-Damien.

Les jeunes mariés ont fait leur voyage de noces au Massachusetts en taxi, et Omer Cameroun était leur chauffeur attitré. Un autre couple les accompagnait. Maurice Aubin avait 50 \$ en poche et chaque couple avait à défrayer 20 \$ pour les dépenses relatives à l'automobile. Les Aubin ont eu sept enfants dont six sont encore vivants.

### L'homme qui plantait des arbres

Maurice Aubin a été un écologiste bien avant que ce mot ne soit connu du grand public. Sa philosophie de la vie semble avoir été la suivante : «Puisque la forêt me fait vivre, je lui rendrai la pareille.» Sur la terre qu'il a achetée à 28 ans, Maurice Aubin a planté pas moins de 100 000 arbres : des épinettes noires, des épinettes blanches, des épinettes de Norvège<sup>1</sup>, des épinettes du Colorado.



<sup>1</sup> Comme plusieurs producteurs forestiers, Maurice Aubin regrette toutefois d'avoir planté l'épinette de Norvège, espèce qui semble mal s'adapter à l'écosystème du Québec.

Maurice Aubin, comme plusieurs hommes de sa génération a tiré sa subsistance de l'agriculture, mais sa principale source de revenus a été la forêt, non seulement sur son petit domaine, mais également dans les chantiers de Sainte-Anne-de-Beaupré, de Stoneham, du Lac-des-Neiges. M. Aubin a également travaillé à Saint-Pamphile. Pour se rendre à son travail, il a souvent eu à parcourir de longues distances à pied ou à cheval. D'ailleurs, M. Aubin n'a jamais possédé d'automobile. Toutefois, cet homme qui s'est intéressé un peu à tout, était un grand amateur de chevaux. Il s'en est départi en 1985, mais il avait vendu son troupeau laitier bien avant, soit au début des années 1970.

De nos jours, la terre de M. Aubin est un véritable petit domaine et un modèle d'aménagement. M. Aubin en extrait bon an, mal an, une quarantaine de cordes de bois de chauffage et une «van» de bois de pulpe, uniquement en éclaircissant.

Comme tout être humain, M. Aubin a subi des épreuves. Le couple a eu la tristesse de perdre une fillette en bas âge. Une autre tragédie a été l'incendie de leur résidence vers le début des années 50. Interrogé sur son plus beau souvenir, cet autodidacte et grand amateur des livres répond avec philosophie : « Mon plus beau souvenir c'est d'être content de mon travail à tous les jours. »

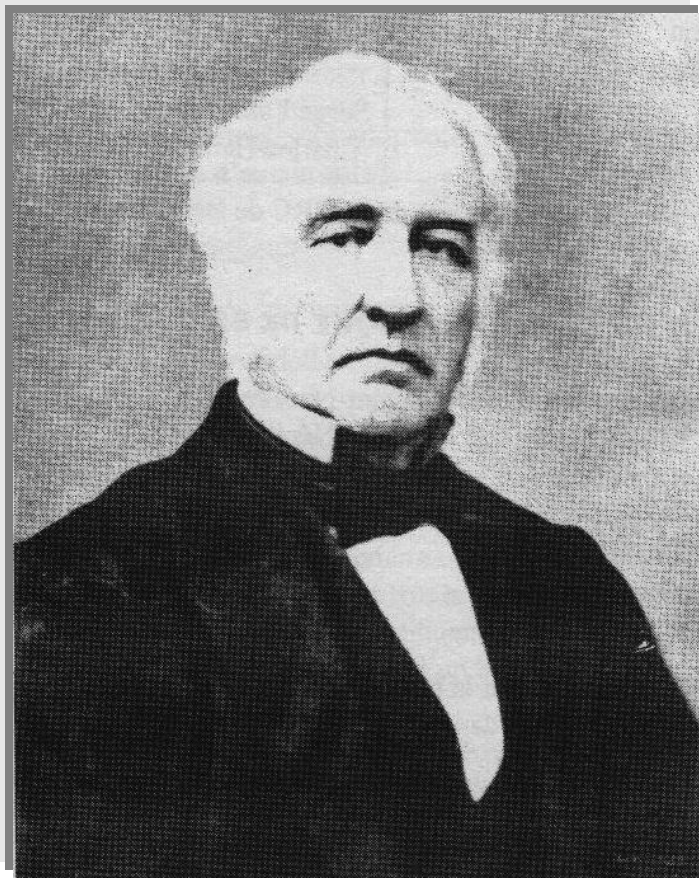
Vers la fin de juillet, par un bel avant-midi d'été, Réjean et moi sommes retournés chez les Aubin pour y chercher quelques photos. C'est madame Aubin qui nous a accueillis, car vous l'aurez deviné, monsieur Aubin était affairé sur son petit domaine. Les gens heureux n'ont pas d'histoire, dit le proverbe, mais ce couple fait exception et constitue une source d'inspiration remarquable pour leurs enfants et leurs petits-enfants.



## À la mémoire d'Augustin-Norbert Morin

par Fernand Breton

**L**e 10 septembre 2000, la Société historique de Bellechasse, de concert avec la municipalité de La Durantaye et l'Association des familles Morin, dévoilait, dans le parc situé près de l'église de La Durantaye, une plaque à la mémoire d'Augustin-Norbert Morin, ce grand Bellechassois qui a marqué l'histoire du Bas-Canada.



À cette occasion, M. Michel Roy, originaire de La Durantaye et arrière-petit-neveu d'Augustin-Norbert Morin, avait préparé un concours mots croisés et mot mystère qui rappelait sa mémoire. Ce concours était destiné aux élèves du primaire et du secondaire qui fréquentaient une école du bas du comté.

Étant dans l'impossibilité de réaliser ce projet avant le 10 septembre, nous avons invité les élèves à participer à ce concours en 2003, année qui marque le 200<sup>e</sup> anniversaire de naissance du grand Bellechassois.

Trois cent-dix-sept élèves de La Durantaye, de Saint-Michel et de Saint-Vallier ont participé au concours et le tirage a eu lieu le 14 mai dernier.

Le premier prix de 50 \$ a été gagné par **Antoine Boutin** de La Durantaye. Deux prix de 25 \$ ont

été gagnés par des élèves de Saint-Michel soit **Guillaume Thivierge** et **Marie-Christine Lacroix**. À Saint-Vallier, les deux prix de 25 \$ ont été gagnés par **Karolane Dubé** et **Étienne Beaudoin**.

À La Durantaye et à Saint-Vallier, lors de la remise des prix, le 27 mai, les élèves ont été rassemblés dans la grande salle de l'école alors qu'à Saint-Michel, les prix ont été remis aux gagnants, le 2 juin, à l'occasion du gala culturel et sportif, également dans la salle de l'école.

Les élèves étaient très enthousiastes et plusieurs professeurs ont dit que cette initiative a été très appréciée et qu'ils souhaitaient que la Société historique de Bellechasse répète des initiatives de ce genre.

## Quelques dates importantes dans la vie d'Augustin-Norbert Morin

Bellechasse a vu naître un homme politique qui a joué un rôle important dans l'histoire de notre pays. Il s'agit d'**Augustin -Norbert Morin**, né le 13 octobre 1803 et décédé le 27 juillet 1865.

1803 : Naissance à **Saint-Michel de Bellechasse** ( aujourd'hui 5<sup>e</sup> rang de **La Durantaye**) d'une famille originaire d'**Acadie**.

1815-1822 : Études secondaires au Séminaire de Québec.

1825 : Rédacteur de la **Minerve**, alors qu'il est étudiant en droit à l'étude de Denis-Benjamin **Viger**.

1828 : Admission au barreau

1830 : Début de sa carrière politique. Il sera élu trois fois député de Bellechasse. Il sera également député de **Nicolet, Saguenay** et Terrebonne.

1834 : Il rédige les 92 **résolutions** qu'il ira défendre à Londres devant le parlement britannique. À cette époque, il est également le bras droit de Louis-Joseph **Papineau**.

1842 : Il est nommé **juge** de la **cour** de circuit des districts de **Kamouraska** et Montmagny.

1843 : Il épouse **Adèle Raymond**, originaire de Saint- Hyacinthe.

1848 : Il est élu président de la Chambre.

1852 : Il est co-premier ministre de Canada avec Francis **Hincks**.

1854 : Il est co-premier ministre de Canada avec Allan **Macnab**.

1855 : Il est nommé juge à la cour supérieure et **doyen** de la faculté de droit de l'Université Laval.

1858-1864 : Il est membre de la Commission de codification du code civil du Bas-Canada.

1865 : Il décède à Sainte-Adèle de Terrebonne.

Homme politique remarquable et juriste compétent, Augustin-Norbert Morin fut également un humaniste qui fit sa marque dans des domaines aussi variés que l'agriculture, la littérature, les sciences, les finances, la théologie et l'instruction publique. (Voir *Au fil des ans*, été 2000).



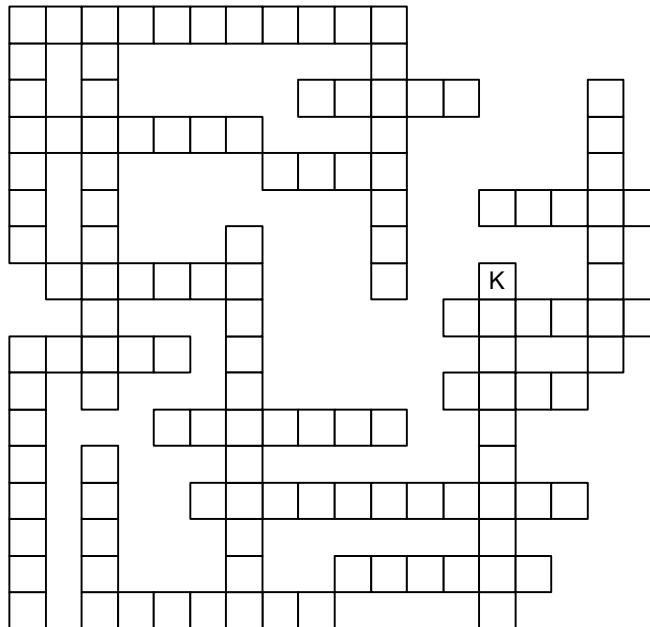
### Mot-Mystère

Tous les mots en caractères gras dans le texte précédent ont été placés dans la grille. Trouvez les lettres qui forment chacun de ces mots. Le travail terminé, il restera quinze lettres non employées. En les mettant bout à bout, le lecteur obtiendra deux mots qui se rapportent à notre personnage historique. Les mots formant le second jeu sont également tirés du même texte.

B	E	Y	A	T	N	A	R	U	D	A	L
E	M	I	N	E	R	V	E	P	D	R	T
L	E	A	D	U	H	M	I	E	O	C	E
L	Y	U	I	A	E	I	L	G	Y	O	L
E	A	G	R	E	C	E	N	B	E	U	O
C	N	U	N	N	M	A	A	C	N	R	C
H	E	S	I	I	I	N	N	I	K	S	I
A	U	T	R	P	C	E	G	U	J	S	N
S	G	I	O	A	T	R	E	B	R	O	N
S	A	N	M	P	D	N	O	M	Y	A	R
E	S	N	O	I	T	U	L	O	S	E	R
T	L	E	H	C	I	M	T	N	I	A	S
K	A	M	O	U	R	A	S	K	A	R	E

Solution :-----

### Mots croisés



## Historique du groupe vocal *L'air du Temps*

### *Fleuron de la vie culturelle bellechassoise*

**N.D.L.R.** Le groupe vocal *L'air du Temps*, un des fleurons de la vie culturelle bellechassoise, fêtait le printemps dernier son 20<sup>e</sup> anniversaire d'existence. Pour souligner cette belle réussite, *Au fil des ans* résume ici l'historique de cette chorale en s'inspirant du programme de cette commémoration : *Une croisière 5 étoiles*.

**L**e groupe vocal *L'air du Temps* a été fondé à l'automne 1983. Il portait alors le nom de Chœur Nabucco<sup>1</sup>. Il était formé alors de membres venant exclusivement des paroisses de Buckland et de Saint-Nazaire. La direction musicale était alors assumée par M. Léandre Lapiere. Le répertoire était uniquement composé de chants classiques et folkloriques. À l'automne 1986, monsieur Louis-Guy Mathieu a dirigé Nabucco pour une session.

À l'hiver 1987, premier virage d'importance pour le groupe. On note un changement à la direction musicale. Monsieur Jacques Jolin prend la relève. Celui-ci prendra en main la direction musicale, il sera l'auteur de la majorité des harmonisations du répertoire en plus de procéder à la production annuelle d'une cassette regroupant une partie des pièces présentées en spectacle.

Le groupe prend alors le nom de *Groupe vocal L'air du Temps* et change son style : le répertoire adopte à ce moment le chant populaire. De plus, le groupe devient régional : des gens d'Armagh, de Saint-Damien, de Saint-Philémon et de Saint-Lazare en font maintenant partie.

C'est d'abord à titre de choriste, qu'à l'automne 1994, la directrice actuelle, madame Monique Lévesque, fait son entrée à *L'air du Temps*. Au mois d'août 1995, second virage important pour le groupe. En effet, à quelques semaines du début de la saison, celui-ci se retrouve sans directeur musical. On doit faire vite car les activités débutent la première semaine de septembre et on veut assurer la continuité des opérations. Après une courte réflexion, madame Lévesque accepte de devenir la quatrième directrice musicale du groupe.

Sous sa direction, le groupe musical reprend un nouveau souffle : le répertoire est actuel, le style des spectacles a lui aussi droit à des changements, le membership augmente.



<sup>1</sup> M. René Blais, de Saint-Nazaire, entreprit les premières démarches pour former une chorale mixte réunissant les deux paroisses voisines. Les circonstances précises de sa démarche ont été relatées lors du souper du 20<sup>e</sup> anniversaire du groupe. On notera que deux ans plus tard, à l'automne 1985, M. Blais allait également figurer parmi les membres fondateurs de la Société historique de Bellechasse.

Son conjoint, monsieur Martin Roberge, la seconde admirablement. En effet, celui-ci est l'auteur de la majorité des harmonisations et de toutes les trames sonores des pièces du répertoire. Il produit également le CD sur lequel apparaît la majorité des pièces du spectacle annuel.

Fait rarement observé dans les groupes vocaux, le *Groupe vocal L'air du Temps* compte dans ses rangs plusieurs jeunes de moins de 20 ans. On peut dire que le groupe est hétérogène, car des gens de tous les âges en font partie, ce qui forme un heureux mélange de goûts et d'idées.

«Toujours surprendre», telle pourrait être la devise de *L'air du Temps* car en effet, d'année en année, les spectateurs sont étonnés de la capacité du groupe de surprendre tant au niveau vocal, au niveau des décors, au niveau des thèmes de spectacles, etc.



*L'air du Temps* continuera d'exister encore longtemps grâce au

dynamisme de ses membres, à ses couleurs et à la réponse du public à son endroit.

### **Les membres de la chorale 20<sup>e</sup> édition**

#### ***Sopranos***

Clémence Fradette, Anne Marie-Gagné, Claire Gagnon, Joanie Goulet, Marie-France Goupil, Flore Grégoire, Simonne Labbé, Hélène Laflamme, Marielle Laflamme, Jacqueline Lemieux, Marianne Lemieux-Tanguay, Francesca Maulu, Catherine Mercier, Guylaine Mercier, Yolande Morin, Carmelle Roy, Céline Therrien, Claudia Thibault, Lise Thibault, Josée Thibault

#### ***Altos***

Johanne Beaudoin, Rita Bouchard, Isabelle Gagné, Line Gagné, Anne-Marie Gagnon, Denise Garant, Carole Goupil, Jeannine Grondin, Jacinthe Henry, Susanne Labbé, Stéphanie Lachance, Christianne Laroche, Marie-Pier Prévost

#### ***Basses***

Mark Blais, Marc Garant, Dany Lachance, Robert Lemelin, Paul Lemieux, Rémi Morin-Chassé

#### ***Tenors***

André Fortier, Claude Garant, Réjean Gauthier, Dany Labrecque, Réjean Nolet, Pierre-André Tanguay

## Émile Bolduc, maréchal ferrant

par Charles-Henri Bélanger

**P**ourquoi maréchal ferrant ? Pourquoi pas forgeron ? Parce que le maréchal ferrant est, par définition, celui qui ferre les chevaux et qui en prend soin. Voilà ce qu'a surtout fait Émile Bolduc une grande partie de sa vie. Le forgeron est celui qui forge le métal, qui lui donne des formes. Un artisan peut donc forger toute sa vie, être toute sa vie forgeron, sans jamais ferrer un cheval.

Le 30 juin 1898, naissait à Saint-Raphaël, rang du Bras, Émile Bolduc, cinquième enfant d'Herménégilde Bolduc et d'Élise Fortier, une Franco-Américaine qui décédera à trente-deux ans seulement alors qu'Émile n'avait que trois ans. Sa petite enfance, Émile la passera sur la ferme familiale du rang du Bras et il fréquentera l'école élémentaire de ce même rang.



*Debout, de gauche à droite : Marie - Adélarde - Émile - Oliva  
Assis, de gauche à droite : Ulric - Herménégilde - Lizzie*

À treize ans, Émile manifesta le désir d'aller travailler à l'extérieur au moment où son frère Ulric, qui travaillait comme aide fermier chez une famille Gingras, avait la possibilité de devenir débardeur et à meilleur salaire. Pour remplacer Ulric, la famille Gingras était prête à prendre son jeune frère Émile qui accepta l'offre. Les bâtiments de ferme de la famille Gingras étaient situés rue La Tourelle qui fait maintenant partie du faubourg Saint-Jean-Baptiste. Là, c'était le lever à trois heures trente du matin. Le travail d'Émile consistait d'abord à traire les vaches qui se trouvaient dans des espaces aujourd'hui occupés par le quartier Saint-Sauveur. Immédiatement après la traite, en revenant à la rue La Tourelle, il livrait du lait en se servant de contenants plus

grands que des pintes. De retour à la maison, le lait qui lui restait était versé dans des pintes et distribué aussi. Ce lait, il le livrait non pasteurisé et non homogénéisé mais, dans sa voiture, les pintes étaient déposées sur de la glace.

Émile distribuait le lait au moyen d'une voiture tirée par un cheval. Comme les chevaux de livraison usaient beaucoup leurs fers, ils devaient souvent passer à la forge. Ça fascinait Émile de voir à l'œuvre les forgerons. De plus, comme il aimait les chevaux, après environ deux ans et demi chez les Gingras, il devint apprenti forgeron à la forge Prémont de Château-Richer. Là, il était nourri, logé et, en plus, au début de son apprentissage, il recevait un dollar par semaine.

Au bout de trois ans, il fut engagé pour ferrer des chevaux en ville, dans une grande boutique de forge. Dans ces boutiques n'entrait pas le premier venu, fallait des références, fallait avoir fait ses preuves. Les forgerons y étaient disposés en enfilade avec, à leur portée, tout ce dont chacun avait besoin pour ferrer des chevaux. Pour se faire une idée, pensons aux grands ateliers modernes de mécanique automobile où chacun des mécaniciens dispose, à sa portée, de ce dont il a besoin pour travailler. Étaient amenés là de très nombreux chevaux de ville, chevaux de compagnies pour la plupart, qui servaient à de multiples tâches : chevaux de laitiers, de boulangers, de pompiers, chevaux servant à la voirie, etc.

Ce poste, Émile ne l'occupa que six mois. À 18 ans, l'occasion lui était offerte de devenir son propre patron en achetant, à La Durantaye, la boutique de forge d'Alfred Saint-Pierre qui préférait le travail sur une ferme au travail de la forge. Émile était bien jeune et pas trop fortuné. Son frère Ulric, débardeur, lui aurait donné un coup de main. Disons aussi qu'aux alentours de 1916, on pouvait acheter gros avec peu d'argent. Quand on pense qu'en 1939, vingt-trois ans plus tard, avec six mille dollars, on pouvait acheter une belle ferme de 40 X 3 arpents : fonds de terre, bâtisses, troupeau et roulant compris, pour aussi peu que six à sept mille dollars.



Boutique de ville: Émile Bolduc est à gauche, la main droite sur l'enclume.

Cette boutique, Émile la monta pratiquement de A à Z. Il s'efforça de la mettre à son goût, de l'équiper de tout ce qu'il croyait être indispensable. Comme la clientèle augmentait sans cesse, les revenus permettaient d'acheter de l'outillage, même si, dans le temps, le coût d'un ferrage n'était que de 25 cents par sabot ou par patte. Il fabriqua aussi lui-même de nombreux instruments que l'on aperçoit sur le rebord de l'âtre (du feu) encore opérationnel et utilisé par son fils Jean-Guy retraité et charron à temps partiel. On y aperçoit, par exemple, une bonne dizaine de pinces aux longs manches. À première vue, on se demande si une seule n'aurait pas suffi. Mais, en observant de près les mâchoires de chacune d'elles, on se rend compte qu'en la forgeant, Émile la destinait à une tâche bien précise. Au

mur du fond de sa boutique sont encore suspendus, entre autres, des crochets à bois, des barres à clous et autres objets forgés par lui.

À 23 ans, après plus de cinq années passées à l'amélioration de sa boutique et à la croissance de sa clientèle, Émile était devenu ce qu'on appelait dans le temps « un bon parti ». Il n'eut pas à parcourir mers et mondes, Juliette était là, toute proche, dans une famille amie. Elle était bien jeune, 19 ans, au sortir de l'adolescence, mais elle était de la grande famille Pouliot qui avait depuis longtemps fait ses preuves. Émile l'épousa à La Durantaye et, avec le temps, Juliette prouva qu'elle était digne de son Roméo. Le couple donna naissance à 12 enfants, 5 filles et 7 garçons. Deux enfants : une fille et un garçon décéderont en bas âge.



1<sup>re</sup> rangée : Josephine, Maria, Joseph Pouliot, Lauréat (assis), Juliette, Arthémise Lamontagne, Alfred, Gaudias  
2<sup>e</sup> rangée : Ernestine, Eugène, Léonard, Alphonse, Ludger, Odile, Albert, Josephat

Des forgerons, il y en avait quelques-uns dans chacune des paroisses et, suite à des ententes plus ou moins tacites, ceux-ci se partageaient le travail. Certains, tout en consacrant une partie de leur temps au ferrage des chevaux, travaillaient volontiers en association avec un charron ou un menuisier. D'autres, en plus de ferrer des chevaux, s'adonnaient à quantité de réparations : ils réparaient tantôt une charrue, tantôt une roue, tantôt un tonneau, etc., à la satisfaction de leur clientèle. D'autres encore, là où le nombre des chevaux était restreint, pratiquaient même le triple métier de maréchal ferrant, de forgeron et de charron. Ceux-ci, par exemple, fabriquaient même au complet, y compris les roues, des voitures à traction animale. Leur boutique devait contenir à la fois l'équipement du forgeron et celui du menuisier.

Émile Bolduc, surtout parce qu'il aimait les chevaux et qu'il en avait suffisamment à ferrer, avait choisi de se consacrer le plus possible à la tâche de maréchal ferrant. Son entreprise était située au cœur d'un territoire agricole à cent pour cent ou presque. Ceux qui n'étaient pas cultivateurs travaillaient pour les cultivateurs, tels les forgerons, les menuisiers, les charpentiers, les ferblantiers, les marchands généraux etc. La Durantaye et les paroisses avoisinantes comptaient plusieurs centaines de fermes et chacune de ces fermes utilisait deux et souvent même trois chevaux : deux massifs chevaux de traits de treize cents livres et plus pour les gros travaux et un cheval léger de neuf cents à mille livres pour les commissions, pour les promenades en semaine et celles du dimanche. Les gros chevaux de traits demandaient environ quatre ferrages par année *et*

le cheval qui faisait de la route en demandait davantage, l'usure des fers étant plus rapide sur la route que sur les champs en culture.

Quatre ferrages, ça peut paraître beaucoup, mais les connaisseurs nous disent que la corne d'un sabot de cheval, dans des conditions normales d'humidité, pousse d'un centimètre par mois environ. Si, par exemple, un cheval non ferré est laissé au pacage, l'usure mensuelle de la corne de ses sabots compense pour la croissance mensuelle ; mais à partir du moment où un cheval est ferré, la corne de ses sabots ne subit pas l'usure normale et, après trois ou quatre mois de croissance de la corne, les clous perdent de leur efficacité, le cheval se défère souvent, qu'on l'ait attelé peu ou beaucoup.

### Périodes d'achalandage (ce qu'on appelait « les bourrées »)

- Au printemps, avant les semences, on enlevait les fers d'hiver ou les fers à glace et on les remplaçait par des fers d'été ;
- Avant le temps des foins qui se situait beaucoup plus tard qu'aujourd'hui. Maintenant, à cause des possibilités d'ensilage, la première coupe de foin suit de près le temps des semences ;
- Avant les grands labours ;
- Aux alentours des premières gelées de la mi-novembre. On remplaçait les fers d'été par les fers à glace dont les crampons étaient pointus.

À ces quatre temps forts, il fallait ajouter les jours de pluie qui rendaient pratiquement impossible le travail aux champs.

Aux périodes d'achalandage, Émile et son assistant qui était soit l'apprenti, soit un homme du voisinage familier avec le travail de la forge, ferraient jusqu'à 15 chevaux par jour. Dès cinq heures du matin, on pouvait trouver Émile en train de préparer le feu. Il savait comment attiser, quel charbon choisir, comment tirer le meilleur parti de ce feu. Même s'il commençait tôt ses journées, il était quand même discipliné. Par exemple, si, à midi, un cheval n'avait de ferrés que ses deux sabots d'en avant, Émile pouvait dire au propriétaire de ce cheval : « Viens dîner avec moi, on fera l'arrière après le dîner. » Chaque jour, après le dîner, il ne manquait jamais de s'assoupir pendant quelques minutes dans sa chaise berçante. Il n'était pas non plus du genre à passer ses soirées à sa boutique. Il aimait bien que la journée finisse. Son fils Jean-Guy dit que son père était un homme de feu et d'enclume. Il savait gérer le feu. Il avait une enclume achetée chez Chinic et fabriquée en Angleterre d'où venaient, dit-on, les meilleures enclumes au monde. Pendant qu'il modelait chacun des quatre fers selon la configuration des sabots, l'apprenti ou l'assistant à temps partiel s'occupait d'enlever les fers usés, de parer (tailler) les sabots, de clouer les nouveaux fers, etc.



Émile en train de ferrer : à sa droite l'enclume, derrière lui, l'âtre et la hot, base de la cheminée. Debout, tenant la bride, son fils Jean-Guy.



Son entreprise ne connaissait pas vraiment de temps morts. Toutefois, quand il y avait moins de presse, s'il avait un apprenti ou un assistant, Émile en profitait pour lui montrer comment utiliser le feu, comment le nourrir, comment l'animer en tenant compte de la qualité du métal, de la forme qu'on voulait lui donner. Tous les connaisseurs le diront, le maniement du feu, c'est la première technique à connaître, à posséder, si on veut devenir forgeron ou maréchal ferrant. Plusieurs clients de la forge essayaient, autant que possible, d'éviter les moments trop achalandés. Pensons au boucher, au boulanger, au facteur, au marchand général, au charretier, au postillon, et même au curé qui avait son cheval et sa voiture dont il se servait, entre autres, pour visiter les écoles. Ces clients d'Émile Bolduc n'étaient pas régis comme les travailleurs des champs par les contraintes qu'imposent la température ou le rythme des saisons. Par exemple, sur une ferme, il y a un temps pour les sucres, pour les semences, pour les foins, etc., auxquels doit se soumettre le producteur agricole.

Émile ne fabriquait pas les fers à partir d'une barre de métal. Étant donné le coût du métal et le temps que ça prenait pour modeler les ferrures, ça n'était pas payant, surtout si, devant la boutique, des chevaux étaient en attente pour être ferrés. Il achetait des fers fabriqués en industrie. À chacun des fers, il ajoutait la pince et les crampons pointus pour la glace et les crampons carrés le printemps venu. Il modelait, il adaptait chacun des fers achetés en industrie aux particularités de chacun des sabots d'un même cheval.

Charles Vézina de Saint-François et Maurice Breton de La Durantaye ont aussi travaillé dans la boutique d'Émile Bolduc.

Dans les « bourrées », Émile avait parfois recours à leurs services. Tous deux étaient des hommes adroits dans à peu près tous les métiers. On dit, par exemple, que Maurice Breton n'avait pas son pareil pour présenter un cheval à une exposition, pour le faire paraître à son meilleur.

Si on demande à Jean-Guy ou à Denis si leur père a déjà été blessé par un cheval qu'il ferrait, ils répondent : « Dans le temps, les chevaux travaillaient tellement fort qu'ils étaient fatigués quand ils arrivaient à la boutique : ils ne demandaient pas mieux que de se reposer. » Ceux qui ont connu Émile à l'œuvre dans sa boutique, disent qu'il savait comment s'y prendre avec les chevaux. Son comportement empreint de douceur, de calme et d'assurance les calmait. Dans sa boutique il n'a jamais eu cet instrument appelé « le travail » qui servait à rendre possible le ferrage sans danger des chevaux difficiles ou imprévisibles. Il est toutefois arrivé rarement

## L'apprenti

Un beau jour, un tout jeune homme s'amena chez Émile Bolduc « en bicyclette à pédales ». Il arrivait du rang du Rocher de Saint-Vallier, il s'appelait Roland Corriveau, il était le fils de Pierre Corriveau, il avait 14 ans, il voulait être apprenti forgeron. Émile et Juliette avaient déjà deux ou trois enfants en bas âge dans la maison. Accepter la demande du jeune Corriveau, cela signifiait pour Juliette un surplus de travail. Dans le temps, les apprentis étaient nourris et logés dans la famille du forgeron. Sa demande fut quand même acceptée. Sur le coup, Émile, ne sachant pas trop quoi lui demander comme travail, lui avait fait chauler l'un ou l'autre de ses bâtiments. Roland s'est toujours souvenu de cette forme d'initiation au métier de forgeron. Il se trouvait très drôle chaque fois qu'il rappelait cette épisode à l'un ou l'autre des Bolduc, lui qui vivait au club de courses sous harnais de Québec, une carrière assez prestigieuse.

Roland est demeuré plus de trois ans chez Émile Bolduc Il arrivait le lundi matin et repartait le samedi soir. Dans le temps, on travaillait six jours par semaine. Roland a été traité comme l'enfant de la maison. Une amitié profonde et durable est née durant ce temps entre Roland Corriveau et les Bolduc. Roland aimait bien aller saluer Juliette. Son amitié pour elle était fait d'admiration et de reconnaissance. De plus, Émile et Roland s'entendaient tellement bien. Roland décéda à 82 ans. À ses funérailles, les Bolduc étaient là. Un intervenant a signalé le fait que pour la deuxième fois Émile Bolduc et Roland Corriveau se trouvaient réunis et à jamais, que leur bel amitié continuerait à jamais de s'épanouir. Ce qui a valu à cet intervenant de très chaleureux applaudissements.



qu'Émile se serve d'un câble qu'il passait dans un anneau du plafond et qui servait à rendre impossible les ruades.



La boutique d'Émile Bolduc

Émile détenait une agences de la compagnie Nicole et une autre de la compagnie Lorrain pour la distribution et la vente de médicaments pour chevaux: bleu méthylique, gouttes coliques, poudres, onguents, et autres potions. Il profitait, à l'occasion, de la collaboration du vétérinaire Rouleau de Montmagny avec lequel il entretenait d'excellentes relations d'amitié et de travail. Par exemple, quand il s'est agi de combattre la tuberculose bovine, si le vétérinaire Rouleau voulait aller chez des cultivateurs de Saint-Michel, il venait de Montmagny par train. Émile lui prêtait un cheval et une voiture et le vétérinaire Rouleau revenait « piquer une jasette » en fin d'après-midi, en attendant l'arrivée du train descendant.

En ce qui concerne la santé des sabots surtout, il arrivait qu'un vétérinaire dise à un cultivateur, va donc voir ton forgeron, il va t'arranger ça. En thérapie chevaline, on peut dire qu'Émile était inventif. Par exemple, le ruisseau qui longe le côté ouest de sa boutique, il s'en servait comme d'un bain de pieds pour chevaux. Si un cheval donnait des signes d'épuisement suite à un travail trop intense ou bien à une indigestion, s'il était fiévreux, s'il souffrait d'une sensibilité anormale aux sabots, il le plaçait dans une sorte de stalle construite à même ce ruisseau et le laissait là une heure ou deux. Si nécessaire, on répétait le même manège le lendemain et même plusieurs jours de suite.

À la blague, on le disait dentiste pour chevaux. Il s'agissait pour Émile de remédier aux blessures causées par les surdents qui empêchaient le cheval de se nourrir correctement. « Le bord interne des molaires inférieures de même que le bord externe des molaires supérieures du cheval se hérissent à tout âge d'aspérités pointues qui gênent la mastication et blessent les joues et la langue<sup>1</sup>. » Émile utilisait alors un appareil qui gardait ouverte la bouche du cheval pendant qu'il limait les dents incommodantes ou gênantes au moyen d'une râpe dentaire imaginée par lui.

<sup>1</sup> D'AUTHEVILLE P. et P. FROMOND, *Précis de maréchalerie*, 2<sup>e</sup> ed. Maloine S.A.Éditeur, p. 296

Il s'intéressait aussi à la reproduction des chevaux. Il possédait en même temps jusqu'à 3 ou 4 reproducteurs qu'il avait payés de ses deniers et qu'il entretenait sur une ferme qu'il avait achetée pour Marcel, l'aîné de ses fils. En collaboration avec le ministère de l'Agriculture, avec les agronomes et les vétérinaires au service de celui-ci, Émile concourait à l'amélioration du cheptel chevalin de sa région. Ses chevaux reproducteurs étaient de race belge, percheronne et canadienne. Ils participaient même aux expositions. Pendant dix ans, Émile fut directeur de la société des éleveurs de chevaux canadiens .

Toujours pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, il accepta l'agence de machinerie agricole International Harvester et l'agence pour la vente d'appareils de chauffage Bélanger de Montmagny. Comme il n'avait pas vraiment le temps de s'en occuper, au cours des premières années, il ne vendait que quelques machines seulement : quelques charrues, quelques faucheuses ou autres machines agricoles et aussi quelques poêles et quelques fournaies Bélanger. Mais, avec les années, Marcel, l'aîné de ses fils, atteignit l'âge où un jeune homme peut prendre des responsabilités. Sous la supervision de son père Émile, Marcel s'impliqua de plus en plus dans la vente de la machinerie agricole et dans la vente d'appareils de chauffage. Pour mieux répondre aux demandes de sa clientèle, Marcel se donna une formation en mécanique de machineries agricoles en s'offrant d'abord des stages dans un garage de mécanique automobile. À La Durantaye, la vente de machineries agricoles progressait si bien sous la responsabilité de Marcel que la compagnie International Harvester lui offrit de prendre la responsabilité d'une agence qu'elle projetait d'ouvrir à Montmagny. Émile aida son fils à construire son poste de vente de Montmagny en prélevant planches, madriers et poutres sur sa terre à bois de Saint-Raphaël. Notons aussi qu'avec le temps Émile a fini par acquérir de cultivateurs quelques-unes de ces terres à bois qui avaient été chacune et pendant longtemps, les compléments indispensables des terres en culture.

Marcel parti, l'agence de La Durantaye devenait vacante. Émile était libre de l'accepter ou pas pour un autre de ses fils. Jean-Guy remplaça son frère Marcel et, un peu plus tard, Denis, ses études terminées, se joignit à Jean-Guy. Trois fils marchaient donc dans la voie tracée par leur père. Émile, pour sa part, continuait toujours de ferrer des chevaux. Bien sûr, les tracteurs que vendaient ses fils diminuaient le nombre de chevaux dans sa boutique. Après avoir fait de ses fils ses plus efficaces concurrents, il avait atteint l'âge de la retraite qu'il ne prit jamais tout à fait. Jusqu'à ce que l'emporte sa première maladie, à 81 ans, chaque matin il animait l'âtre de sa forge, faisait chanter son enclume, s'adonnait à quelques nouvelles créations au profit de son entourage, tout en échangeant avec de bons vieux amis de La Durantaye. Il avait beaucoup travaillé, il avait beaucoup aimé son travail, ses services avaient été bien appréciés.

Malgré toutes ses implications, Émile s'est peu absenté de sa boutique. Avec le temps, il a confié de plus en plus de responsabilités à Marcel, Jean-Guy et Denis. La plupart de ses transactions ont été réalisées dans sa boutique même. Si un cultivateur manifestait le désir de vendre une terre à bois, Émile lui disait : « Comment tu demandes ? » Si le prix lui convenait, il la payait sur le champ. Aussi simplement, il vendait une charrue ou un poêle. En réponse à une demande, il lui arrivait, le soir, de passer dans une famille pour montrer des illustrations d'appareils de chauffage. Émile a fait peu de sollicitation.

Son fils Jean-Guy garde toujours sa boutique vivante, il y fait surtout œuvre de charron. Il fabrique de jolies petites voitures à deux roues et, il lui arrive même, à l'occasion, de ferrer un des chevaux canadiens de son frère Denis. Denis, comme son père, s'intéresse à la sauvegarde de la race des chevaux canadiens. Il en a même une dizaine à La Durantaye, tous des pur-sang. Le site

commercial ouvert par Marcel à Montmagny est toujours opérationnel. Il a toutefois changé de vocation, un de ses fils y vend maintenant des appareils motorisés ou pas, à caractère récréatif.

Jean-Guy et Denis, comme leur père Émile, aiment les chevaux au point d'être maintenant membres très actifs du club équestre La Crinière qui regroupe chevaux d'attelage et chevaux de selle, dont nous avons pu admirer les performances, lors des fêtes entourant l'érection d'un monument en hommage à Olivier-Morel de La Durantaye, sur le domaine de la Boyer.



Nathalie et Julie Bolduc en train de se balader dans une voiture fabriquée par leur père Jean-Guy dans la forge d'Émile. La voiture est tirée par une jument canadienne pur-sang qui appartient à Denis.

***Merci à Jean-Guy et Denis Bolduc  
pour leur excellente collaboration.***

*Au fil des ans, de plus en plus au cœur  
des gens de Bellechasse.*

**M O T S**

**C O D É S**

- 1) Natif de Saint-Camille, curé de Saint-Gervais de 1954 à 1965.
- 2) Médecin à Saint-Malachie au début du XX<sup>e</sup> siècle.
- 3) Rue de Saint-Charles.
- 4) Le 1<sup>er</sup> février 1858, il prend pour épouse, à Armagh, Marie-Adèle Langlois<sup>1</sup>.
- 5) Chante en chœur.
- 6) A beaucoup d'assurance.
- 7) Généalogiste de Bellechasse.
- 8) Prénom<sup>2</sup> d'un maire de Saint-Léon-de-Standon de 1973 à 1975..
- 9) Député de Bellechasse au XIX<sup>e</sup> siècle.
- 10) Rue de Saint-Anselme, également nom de famille d'un grand Bellechassois.

1) 06 16 07 11 22 03      19 11 13 07 03 22 21 18 03

2) 08 16 23 03 09 06      19 03 13 19 16 10 01

3) 01 03      19 11      02 11 07 03

4) 10 11 26 11 15 07 03      19 11 13 13 03

5) 11 15 07      01 18      25 03 20 09 23

6) 09 07 16 20 18 25 18 03 19

7) 10 11 09 16 19 03 16 10      02 16 18 19 03 25

8) 11 19 03 17 11 10 01 07 03

9) 09 15 03 07 07 03      13 16 18 25 15 10

10) 20 16 07 15 10

### Par André Beaudoin

Chaque chiffre correspond toujours à la même lettre. Commencer par les réponses les plus faciles. Compléter par déduction. Réponses disponibles lors de notre prochaine parution.

### Réponses de la parution précédente

- 1) Fêtera son 150<sup>e</sup> anniversaire en 2007 : **Saint-Malachie**
- 2) Rue de Saint-Damien : **Père Brousseau**
- 3) Un des excommuniés de La Durantaye : **Laurent Racine**
- 4) Nous lui devons le logo de la SHB : **Arthur Labrie**
- 5) Ce Bellechassois participa à la guerre de Sécession : **Charles Bilodeau**
- 6) Nom qui fut d'abord attribué au comté de Bellechasse : **Hertford**
- 7) Président de la SHB à l'époque de la parution du premier numéro d'*Au fil des ans* : **Roger Patry**.
- 8) Fit verser des larmes dans bien des familles : **grippe espagnole**
- 9) Village natal d'Arthur Labrie : **Saint-Charles**
- 10) Ce résidant de Saint-Nérée se maria six fois (*Au fil des ans*, printemps 1999) : **Joseph Therrien**

<sup>1</sup> Premier mariage inscrit aux registres de cette paroisse.

<sup>2</sup> Père de l'ex-ministre Lynda Goupil.

## Les archives photographiques de Bellechasse

### *La poésie du monde de l'enfance*



La petite Diane Joly, photographiée par sa mère, Camille Jolin-Joly. Cette photo, prise vers la fin des années 50, est également parue dans la monographie de Saint-Nazaire : *100 ans de souvenirs...Refllet de notre avenir!*

# Au fil des mois

## Au fil des mois

### Nouveaux membres

- 618 Thérèse Blouin-Goupil, Saint-Camille, membre individuel
- 619 Jocelyne Ruel, Saint-Malachie, membre individuel
- 620 Gérard Bélanger, Saint-Anselme, membre individuel
- 621 Association des Nadeau d'Amérique, inc., Val Joli, échange
- 622-623 Henriette et Roger Martel, Lévis, membres famille
- 624 Paul Ruel, Saint-Malachie, membre individuel
- 625 André Laferrière, Armagh membre individuel
- 626 Marc Roy, La Durantaye, membre individuel
- 627 Guylain Chamberland, Armagh, membre individuel
- 628-629 Nicole et André Bouchard, Saint-Anselme, membres famille
- 630 Louis Bélanger, Lévis, membre individuel
- 631 Rollande Bolduc, Saint-Raphaël, membre individuel

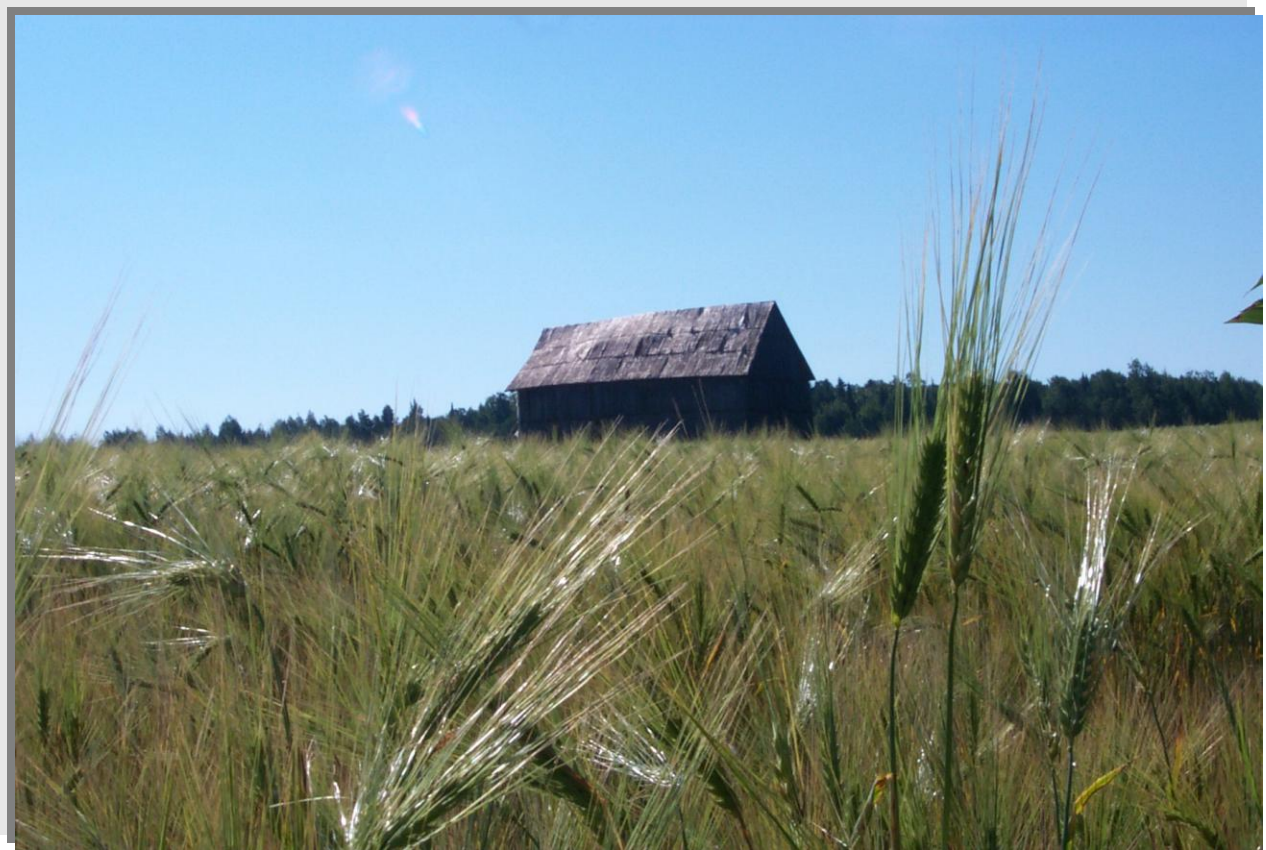
**Armagh** : Depuis quelque temps, les titres d'intérêt historique foisonnent à ce point dans La Voix du Sud que nous songeons sérieusement à en tirer une chronique régulière qui en résumerait les principaux extraits. C'est ainsi que dans l'édition du dimanche 8 juin 2003, un article était consacré à un nouvel attrait touristique en Bellechasse : le Parc des Chutes d'Armagh. La richesse du site en attraits historiques et naturels est exceptionnelle et l'aménagement d'une passerelle sous le viaduc est spectaculaire. Ce projet récréo-touristique est certes l'un des plus prometteurs dans notre région. Mais il est également une belle initiative pour les générations futures.

**Saint-Michel** : J'ai eu l'occasion de visiter la pittoresque municipalité de Saint-Michel, cet été, dans le cadre de son 325<sup>e</sup> anniversaire et également comme rédacteur d'*Au fil des ans*. C'est toutefois un peu par hasard que j'ai fait la découverte de la magnifique avenue de la Grève. Si Saint-Michel est reconnu comme l'un des plus beaux villages du Québec, cette rue y est certainement pour quelque chose. Les amateurs de plages américaines comprendront ce que je veux dire lorsque je compare le développement résidentiel de cette petite rue à la station touristique d'Ogunquit dans le Maine, un des plus beaux endroits de villégiature en Amérique du Nord. Mais je n'insisterai pas davantage afin de préserver la quiétude des heureux résidents de Saint-Michel.

**Saint-Damien** : C'est par un magnifique dimanche qu'avait lieu le lancement du livre de Réjean Bilodeau : *L'histoire du rang Pointe-Lévis et de ses habitants*. Les trois cents premières parutions avaient déjà trouvé preneur et Réjean retournera en impression. Ce fut une belle journée pour les gens du rang de la Pointe-Lévis, mais aussi pour les nombreux collectionneurs qui s'intéressent à l'histoire de Bellechasse. Les **audacieux** sont souvent favorisés par les **cieux** et Réjean a sa petite diffusion mondiale puisqu'un exemplaire de son livre se retrouve en Bolivie et un autre en Suède !



*Au fil des ans*



*Naturellement Bellechassois!*